

Un
amour
sous
les
projecteurs

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Un amour sous les projecteurs / Sandra Lemire Wolf

Nom : Lemire Wolf, Sandra, 1969- , auteure

Identifiants : Canadiana 20240025180 | ISBN 9782898670633

Classification : LCC PS8645.O437 A66 2025 | CDD C843/.6-dc23

© 2025 Les Éditeurs réunis

Image de la couverture : JKorochenkova / Shutterstock

Les Éditeurs réunis bénéficie du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canada**

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

SANDRA LEMIRE WOLF

Un
amour
sous
les
projecteurs



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Le rôle d'une vie, 2023

Pour le temps qu'il me reste, 2020

À Marie, qui avait un cœur pur et des doigts de fée.

Être acteur, c'est avoir le droit de se prendre pour un autre.

1

— Toi, tu as promis de te taire !

Lucy York était bien la seule qui pouvait se permettre de sermonner l'illustre *star* du cinéma Claude Granger. Cette dernière, assise sur la banquette arrière, lui fit une grimace dans le rétroviseur. Garées devant les arrivées de l'aéroport Jean-Lesage, les deux femmes guettaient la sortie du vol en provenance de Toronto. Une fois que le plus gros de la foule eut franchi les portes automatiques, une grande blonde les passa à son tour. Cachée derrière des lunettes noires à larges montures, la nouvelle venue scruta les alentours, jusqu'à ce que son attention soit attirée par Lucy qui agitait la main.

— Pardonne-nous de ne pas être allées t'attendre à l'intérieur, c'est que Claude n'aime pas trop les bains de foule, s'excusa Lucy tout en faisant la bise à Dee.

— Oh, je suis déçue ! Moi qui voulais attirer l'attention des médias en rejoignant la célébrissime cinéaste et actrice Claude Granger. Les journalistes m'auraient aussi prise pour une vedette !

Dee prit place à l'avant et se retourna pour saluer Claude qui, accoudée à la banquette, lui offrit un sourire forcé en guise de bienvenue.

— Ne fais pas attention à elle. Elle a été vilaine et a promis de se taire pour les dix prochaines minutes, dit Lucy en jetant un regard amusé dans le miroir.

— Ah bon ? lâcha Dee, perplexe.

Puis, jugeant préférable de changer de propos, elle dit :

— J'ai si hâte de voir ton domaine mystérieux !

La visite de Dee agaçait Claude. Ces retrouvailles amenaient un flot de souvenirs douloureux. Bien des années auparavant, Lucy et Dee étaient voisines de palier d'un immeuble où logeaient des militaires canadiens et leurs familles déployés en Italie. Toutes deux venaient de la région d'Hamilton en Ontario et, bien que les deux femmes fussent très différentes, leurs origines communes les avaient réunies comme dans la plupart des cas chez les femmes de militaires expatriés. Quant à Claude, sa rencontre avec les deux femmes avait été elle aussi mue par un certain mal du pays.

— Elle n'est là que pour quelques jours ! avait argumenté Lucy plus tôt avant que les deux femmes ne quittent Val-des-Loups pour se rendre à l'aéroport. Ce sera amusant. Au fond, tu l'aimes bien ! Quoi que tu en dises...

— Apprécier Dee, moi ? C'est une gourde !

— Elle est naïve, c'est tout.

— Naïve, mon cul, oui !

— Tu es une vieille oursonne mal léchée, Claude Granger ! Tu feras l'effort de l'accueillir chaleureusement.

— Je peux comprendre que tu laisses ta maison à ta fille et son petit ami pour le week-end, mais tout de même ! Inviter ton amie chez moi ! Tu dépasses les bornes ! Et en plus je dois être chaleureuse ?

— Donne-lui au moins le temps d'arriver avant de lui tomber dessus.

— Dix minutes, pas plus !

Lucy avait souri. Elle était la gérante de l'actrice depuis si longtemps ; elles en avaient vécu, des choses, ensemble ! La visite de Dee tombait un peu mal, c'était vrai. Elle-même avait peu de temps à accorder à cette visite impromptue. Malgré tout, Claude semblait s'ennuyer. La visite de Dee lui changerait les idées, s'était dit Lucy.

— Te souviens-tu de nos veillées sur le balcon en Italie ?
Ah ! *La Dolce Vita* !

L'Italie ! Oui, elle se souvenait. Cela ramenait Claude bien loin en arrière. Ressasser des souvenirs était bien la dernière chose qu'elle aimait faire.

— Il est bien trop tôt ! avait dit Claude qui regardait sa montre en montant dans la voiture. Vrai qu'à la vitesse que tu conduis, on pourrait bien être en retard !

Durant le trajet, Claude avait observé le profil de son assistante, concentrée sur la route. Avec ses cheveux grisonnants à la mise en plis sévère et ses lunettes à double foyer, Lucy York était sans âge, ou plutôt, elle avait toujours eu l'air d'une tante quinquagénaire. Grande et costarde, elle portait des vêtements bien coupés, mais pas *sexy* du tout. Elle respirait la respectabilité et la droiture.

— Pendant que je conduis, cela te laisse le temps de consulter ton horaire. Il y a le défilé qui arrive et ton souper spaghetti, et puis, bien sûr, Simon Marchand, qui attend ton appel pour ce film que tu as promis à ton mentor Roch Bennett de terminer.

— Roch est mort, il n'est pas pressé.

— Simon, lui, ne l'est pas !

— Pressé, peut-être ; mort, pas encore... Je suis certaine que j'aurai envie de l'étrangler bien assez tôt.

— Pourquoi ça ? Tu as déjà joué avec lui. Vous creviez l'écran...

— Il ne prend jamais rien au sérieux. Le diriger sera l'enfer !

— Un peu de légèreté te fera le plus grand bien. Et Dee aussi apportera du pétillant. Elle m'a écrit qu'elle est nostalgique.

— Hum... Si tu penses que cette imbécile vient te voir parce qu'elle s'ennuie de toi, tu te trompes ! Elle vient pour fouiner, un point c'est tout ! Je ne serais pas surprise qu'elle ait vendu une entrevue à un tabloïd sur son séjour à Val-des-Loups !

— C'est possible, en effet.

Claude revint au moment présent. Elle regardait ses courriels tout en écoutant distraitement Dee raconter sa vie depuis leur dernière rencontre, il y avait déjà quinze ans. Lucy la complimentait sur son allure et ses vêtements quand la nouvelle venue interpella Claude à ce sujet :

— Claude, très chère, j'aimerais bien porter la lingerie italienne dont tu es l'égérie depuis si longtemps.

Puis, avec un petit sourire satisfait, elle ajouta :

— Malheureusement, le soutien-gorge qui porte ton nom est beaucoup trop petit pour ma poitrine généreuse.

Claude ne releva pas, mais regarda Lucy dans le rétroviseur pour lui faire comprendre qu'elle pouvait s'estimer heureuse qu'il restât deux minutes avant de pouvoir dire à cette pimbêche sa façon de penser. Elle avait promis de se taire dix minutes, après elle aurait le champ libre. Cette sacrée Dee ! Elle se croyait toujours en compétition avec elle. Si elle s'imaginait lui avoir porté un coup, elle ne perdait rien pour attendre. Claude se promettait de l'enguirlander bien serré et dans sa propre langue, en anglais, s'il vous plaît ! L'Ontarienne ne manquerait pas une goutte de son fiel.

Profitant du fait que Claude ne rétorquait pas, Dee continua :

— Vous vous souvenez lorsque nous sortions au mess des officiers, les filles ? J'étais si populaire, je n'ai jamais payé un seul de mes verres !

Claude n'en pouvait plus. Elle regarda sa montre, tapa dessus, y porta l'oreille pour vérifier son bon fonctionnement. Lucy sourit en regardant son manège dans le miroir.

— J'avais l'attention de tout le peloton, ajouta Dee avec un soupir de nostalgie.

Puis, enfin, la minuterie indiquant que les dix minutes étaient passées sonna.

D'un air satisfait, Claude inspira d'abord profondément avant de rugir :

— Un peloton ? Tu veux rire ? Ces gars-là revenaient d'un séjour de six mois en mer ! Certains se seraient fait une chèvre s'ils en avaient eu l'occasion !

— Et voilà ! La guerre est déclarée ! dit Lucy, exaspérée.

Le trajet de quarante-cinq minutes avec Lucy au volant dura une heure. Lorsque la voiture bifurqua vers la montée qui menait à Val-des-Loups, Lucy expliqua à Dee qu'il n'y avait pas de réseau cellulaire dans le secteur et fit un clin d'œil à Claude. En effet, le domaine Granger était niché dans une vallée entre le massif du lac Jacques-Cartier et le fleuve Saint-Laurent, à quarante kilomètres de Québec, et le relief accidenté ne laissait passer aucun réseau. Le domaine était relié à Internet par une connexion satellite, mais Claude aimait bien garder la surprise pour ses invités.

— Quoi ? Mais comment vais-je faire ? cria Dee, paniquée à l'idée d'être coupée du monde.

— Faire quoi ? Envoyer des informations privilégiées à la presse ? demanda Claude.

Pour épater la galerie, Dee avait bel et bien songé à partager sur les réseaux sociaux des photos exclusives de sa visite au domaine de la célèbre Claude Granger. Ne s'avouant pas vaincue, Dee négocia alors :

— On peut prendre des photos tout de même ?

— Non !

2

Lorsque leur voiture emprunta le chemin qui menait à la résidence de Claude, elles furent surprises d'y voir un attrouplement devant le portail. Une vingtaine de personnes s'échinaient à tenter de prendre des photos de la résidence que l'on pouvait apercevoir au loin derrière les arbres. D'autres prenaient des égoportraits devant la plaque de cuivre portant le numéro d'immeuble.

Richard Pagé, l'intendant du domaine, était près de la grille lorsque celle-ci s'ouvrit pour laisser passer la voiture. Curieuse de connaître la raison de cette soudaine agitation, Claude baissa la vitre arrière. Elle n'eut pas le temps de demander que Richard la renseignait :

— Il y a des visites libres pour la maison d'en face. Certains en ont profité pour venir jusqu'ici.

Lucy pressa sur l'accélérateur et la voiture continua son parcours vers la demeure.

La réalisatrice avait tourné des scènes de son dernier film chez elle. De quoi attirer les curieux dans les environs du domaine ainsi qu'au minuscule village voisin de Val-des-Loups.

— On va devoir se farcir cela souvent ? L'agent d'immeuble devrait leur dire qu'ici il fait frette, qu'il n'y a pas de réseau, et qu'il tombe beaucoup, beaucoup de neige !

La maison convoitée, une construction moderne, nichée dans les bois, était libre depuis plusieurs mois. Le propriétaire, un Asiatique, avait été vu pour la dernière fois en train de courir derrière un chasse-neige, armé d'une pelle et vociférant des injures en mandarin.

— Achète-la donc, suggéra Lucy. Tu auras ainsi la paix. Ça pourrait être une maison d'invités.

— Une quoi? Ça ne va pas, la tête! Pour que tu nous ramènes plus de mauvais souvenirs? Na...

Puis, elle adressa un sourire exagérément forcé à Dee. Cette dernière, qui n'avait pas suivi la tirade, dite trop vite pour sa connaissance du français, fronça les sourcils, mitigée.

Lorsque la maison fut en vue, Dee s'extasia :

— *It's* MA-GNI-FIQUE! dit-elle, avec son fort accent anglais.

L'imposante résidence, avec sa partie centrale en pierre percée de fenêtres à volets agrémentés de jardinières fleuries, avait le charme du régime français. De chaque côté, des ailes contemporaines ajoutaient modernité et confort. Le passé et le présent réunis en un équilibre harmonieux. Les travaux avaient été réalisés par un heureux mélange d'artisans usant de méthodes ancestrales et d'autres, de la fine pointe de la technologie. Vue du haut des airs, la maison avait la forme d'un V évasé qui ouvrait sur une grande pelouse descendant lentement vers le lac. Claude s'éclipsa à l'intérieur et Lucy, elle, fit faire le tour du propriétaire à Dee avant de lui montrer sa chambre située au bout de l'aile ouest.

— Dis-moi, est-ce qu'il y a des célébrités qui ont occupé cette chambre?

— N'essaie pas, Dee, tu n'obtiendras rien de moi.

— Ce n'est pas juste! Les copines, c'est fait pour se raconter des potins, répliqua Dee en faisant la moue.

— Je suis persuadée que tu vas toi-même créer moult remous. Tu nous donneras des potins à raconter pour un bon bout de temps! Installe-toi et viens nous rejoindre en bas, on va prendre l'apéro.

— Oh oui! J'ai besoin d'un verre et, sait-on jamais – je ne m'avoue pas vaincue –, peut-être que sous l'effet de l'alcool, les langues se délieront.

Claude laissa Lucy installer Dee et se dirigea vers la cuisine. Lorsqu'elle poussa la porte battante, Albert leva la tête pour voir qui arrivait. Le chien remua la queue pour dire bonjour à sa maîtresse. Comme ce n'était pas l'heure de son repas, il reposa sa tête et reprit sa sieste. La pièce était propre et dénuée de tout signe d'activité. Claude la traversa pour sortir par une porte moustiquaire qui donnait sur un jardin où une serre était aménagée. À l'intérieur, elle trouva Nathalie occupée à couper des fines herbes.

— Tiens, vous voilà de retour? Tu veux que je vous prépare quelque chose?

— Na! Ça ira, merci. Qu'est-ce que tu fais?

— Je vais faire macérer les herbes pour faire du tonique. L'automne arrive, il faut un petit coup de pouce pour recharger les batteries.

Quelques années plus tôt, Claude avait trouvé un petit livre très ancien traitant d'herboristerie autochtone qui contenait une recette de fortifiant. Depuis, avec l'aide de Nathalie, elle fabriquait tisanes et toniques pour contrer les petits maux.

— Ouais, sors la marmite ! dit Claude en lui décochant un clin d'œil. Tu as vu les autocollants que Tess a fabriqués pour les bouteilles ?

— Oui ! la « Taouelle¹ ». Ta fille a du talent en dessin. J'aime bien l'icône de la sorcière sur son balai. Changement de sujet, c'est qui cette Dee ?

— Ça remonte à loin, en Italie. Dee était la voisine de palier de Lucy. J'aimais bien jaser avec son fiancé Xavier, un gars d'ici. Cela me faisait du bien de parler de hockey, de poutine... Enfin, de tout ce qui nous manque quand on est loin depuis un bout de temps. Et surtout, de parler en français ! Dee se sentait exclue. Elle disait que c'était « rude » de parler notre langue en sa présence. Non, mais... Le pauvre Xavier ! C'était le meilleur ami de Matt.

Nathalie savait que Matt était le père des jumeaux de Claude et qu'il était décédé lors d'un exercice de combat. Claude avait appris qu'elle était enceinte peu de temps après. Nathalie laissa le silence s'installer et fit mine de ranger des outils et des pots de semis. Claude se tenait immobile et regardait vers le lac. Pourtant, à cet instant, elle était bien loin de là.



1. Personnage du folklore acadien qui désigne une sorcière.

Claude avait été invitée à une réception donnée au détachement canadien. Elle avait fait une entrée remarquée. Comme d'habitude, tous l'observaient. Les hommes de pouvoir la détaillaient du regard avant de s'approcher, souvent trop près, comme pour la renifler. Claude avait l'habitude de ces instincts de prédateurs. Elle était la sensualité faite femme. Gracieuse, mystérieuse, on aurait dit qu'elle marchait sur l'eau. Claude adorait l'effet qu'elle produisait. Elle était en plein contrôle. Les plus jeunes soldats, tous bien mis dans leurs uniformes impeccablement repassés, baissaient les yeux, certains rougissaient. Ils étaient timides et attendrissants. Parmi eux, elle le vit, il discutait avec Xavier. Il tourna la tête vers elle et lui sourit. Un sourire franc, honnête. Il était d'un calme souverain. Puis, il reporta son attention sur Xavier. Sur le moment, Claude s'était dit : *Il m'a jeté un regard, comme on regarde une Ferrari passer, sans plus. Comme si je n'étais pas accessible!* Sa décision fut immédiate, elle fonça vers lui en se disant : *Tu viens de gagner une Ferrari, mon chéri!*

Quelle arrogance de ma part! songea-t-elle. Elle se l'était reproché plusieurs fois depuis. Elle portait en elle un sentiment de culpabilité. Elle avait décidé, comme ça sur un coup de tête, de chambouler la vie de ce garçon; de s'immiscer dans sa destinée. À quel point avait-elle fait bifurquer le cours de sa vie? Était-elle destinée à être si courte? C'était certes le mal du pays qui l'avait fait rencontrer Mathieu. Peut-être aussi un étrange désir de normalité. Si elle avait grandi dans un cadre propice à un développement sain, elle aurait fait des études, rencontré un garçon, rêvé d'une maison avec jardin, deux enfants et un chien. Un rêve accessible, un destin probable. Alors qu'elle était une *star* du cinéma adulée. Quelle ironie! Comme quoi on n'est jamais satisfait. Peut-être était-ce ses hormones qui lui avaient commandé de procréer.

Oui, c'était certainement ça. Son subconscient l'avait dirigée vers un candidat sain de corps et d'esprit. Un homme de valeur, logique, cartésien, solide. Un parfait géniteur. Tout le monde l'appelait Matt. Il était réservé, parlait peu, elle se sentait différente en sa compagnie. Une autre qu'elle ne connaissait pas plus que lui. Elle avait immédiatement désiré vivre auprès de cet homme une vie simple et rangée, loin des faux-semblants, loin des projecteurs. Fuir et dormir à poings fermés à ses côtés. Elle avait écrit le scénario, planté les acteurs, mais la vie, elle, refusait de se faire diriger comme une débutante.

Au loin, la cloche de l'église sonna, ce qui ramena Claude à l'instant présent. Elle s'ébroua et lança tout à trac :

— Tu veux venir prendre un verre, que je te présente à Dee ?

— Tu sais bien que je ne parle pas anglais, et puis les garçons ont sport ce soir, je dois aller préparer le souper. À plus.

Les femmes sortirent de la serre et Nathalie se dirigea vers la maison près de la grille de l'entrée qu'elle occupait avec son mari Richard et ses enfants. Claude la regarda s'éloigner. De dos, son amie avait à peine changé avec les années. Petite et rondelette, elle avançait avec une dégaine toute particulière ; elle avait, comme on dit, une erre d'aller. Ses fesses rebondissaient à chaque pas. On aurait dit qu'elle dansait en permanence.

Comme si Nathalie s'était sentie observée, elle se retourna et cria :

— J'allais oublier ! Le curé est passé te voir tout à l'heure.

— Qu'est-ce qu'il voulait encore, celui-là ?

— Je ne sais pas, mais quand je suis descendue au village j'ai entendu dire que le toit du presbytère coule.

Malgré ses airs débonnaires, Nathalie gardait une certaine réserve. Elle dissociait son rôle d'employée et d'amie d'enfance par une ligne franche. La relation de Claude avec Nathalie ne serait jamais plus comme elle l'avait été lorsqu'elles étaient jeunes. Il y avait eu cette cassure lorsque Claude avait déménagé. Comme si elle avait abandonné son amie derrière elle et que cette dernière lui garderait éternellement rancune. Claude la comprenait et acceptait cette barrière désormais érigée entre elles.

Elles avaient quinze ans lorsqu'elles s'étaient rencontrées. Claude venait d'être à nouveau changé de famille d'accueil et se rendait à pied à sa nouvelle école, quand elle avait aperçu une fille assise sur les rails du chemin de fer, repliée sur elle-même. Ses cheveux courts semblaient gras et hirsutes. Son visage était enfoui dans ses mains potelées, mais on pouvait discerner qu'elle avait beaucoup d'acné. Ses épaules se soulevaient, témoignant qu'elle pleurait en silence. Claude s'était approchée d'elle et lui avait dit :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Ça se voit, non ? J'attends le train !

— Ah bon, tu veux une clope ? avait demandé Claude en lui tendant une cigarette.

— Je ne fume pas, avait rétorqué Nathalie en levant les yeux vers elle.

Elle avait de longs cils noirs et des yeux très bleus et brillants, bien que cernés de rougeurs d'avoir trop pleuré.

— Ah! Tu fais attention à ta santé?

Elle n'avait pas répondu au sarcasme de Claude, mais s'était accoudée sur son genou et, la mâchoire calée dans sa main, avait fait une moue. Claude avait pensé: *On dirait un clown triste*. Un homme était passé près de là et Claude l'avait interpellé:

— Dites donc, monsieur, il passe à quelle heure, le train?

— Il passe une fois par semaine et c'était hier!

Claude s'était retournée vers Nathalie et lui avait dit:

— Tu as plus de chances de mourir de faim que sous les roues d'un train!

Le visage de Nathalie s'était fendu d'un large sourire et elle s'était mise à rire, et à rire en se tapant les cuisses. Jamais Claude n'avait entendu un rire si communicatif; cristallin comme une cascade d'eau et contagieux comme pas deux. Claude avait aidé sa nouvelle amie à se relever, puis, comme elles allaient à la même école, elles avaient pris le même chemin. C'est ainsi qu'avait débuté l'improbable amitié entre une grande échalote et une petite boulotte.

Toutes deux provenaient de familles dysfonctionnelles. Nathalie avait perdu sa mère morte d'un cancer et vivait avec son beau-père et deux demi-frères et où elle faisait office de bonne à tout faire. Elle souffrait d'un grand manque d'affection et son estime d'elle-même était en miettes. Pour combler ce vide, elle se donnait à tout un chacun en échange d'un peu d'attention. Quant à Claude, elle était née d'un père inconnu

et d'une mère qui aimait faire la fête au bras de multiples cavaliers. Claude se faisait garder à droite et à gauche tous les week-ends. Vers huit ans, sa mère avait commencé à la laisser seule. Elle s'assurait tout de même qu'elle ait à manger. Claude préférait être seule plutôt que de voir circuler les «mottés» de sa mère en bobettes dans l'appartement. Elle les détestait. Elle dormait sur le sofa du salon et souvent des bonshommes en bedaine, cigarette au bec et bouteille de bière à la main, venaient voir si elle dormait en allant à la salle de bain. Elle rêvait que son père vienne la délivrer et l'emmène faire le tour du monde avec lui. C'est ce qu'elle racontait à qui voulait bien l'entendre. Tantôt son père était un marin, tantôt un explorateur du Grand Nord ou un médecin sans frontières. Étant très occupé à sauver le monde, son père, qui se nommait parfois Steve ou Doug ou bien encore Sylvester, n'avait que peu de temps pour elle, mais il viendrait bientôt la chercher. Bien sûr, il n'était jamais venu.

Vers ses douze ans, la féminité de Claude s'était exacerbée. C'est alors que sa mère s'était mise à la détester franchement, la voyant comme une rivale. Il est vrai que Claude était devenue un *sex-symbol* avant même ses premières règles. Les voitures ralentissaient et les hommes qui les conduisaient l'interpellaient lorsqu'elle déambulait sur le trottoir. «Hé, beau cul! Où vas-tu comme ça?» revenait souvent.

Claude avait été envoyée un temps chez une tante qui avait deux enfants. L'adolescente aimait cette maison de banlieue. C'était une famille simple, organisée, avec trois repas par jour à heure fixe, puis l'heure des devoirs, du bain et du coucher. Une literie propre dans une chambre à elle seule, où les nuits étaient sans bruit, sans cris. Claude aurait bien aimé rester. Un samedi, alors que la tante devait magasiner toute la

journée, celle-ci était rentrée plus tôt et avait surpris son mari en train de se masturber en regardant Claude se baigner dans la piscine. Ç'avait été la fin. La jeune fille avait été envoyée dans un foyer d'accueil pour adolescents.

Nathalie et Claude passaient beaucoup de temps ensemble. À l'école, Claude était souvent la cible de filles jalouses et Nathalie, elle, aimait bien jouer des poings. Pour ne pas rentrer au foyer, les deux amies restaient tard à l'extérieur ou au mail Saint-Roch. Il y avait là un studio de danse où, par les larges fenêtres, les deux amies pouvaient suivre les cours en imitant les pas. Il y avait de la danse contemporaine, country, mais aussi, celui que Claude ne manquait jamais : le ballet. Elle étudiait tous les mouvements et lorsqu'elle pouvait être seule dans une pièce de la maison d'accueil, elle pratiquait encore et encore. Elle aurait bien aimé que le professeur de ballet la replace, la complimente sur son maintien, mais elle devait se contenter de regarder. Claude Granger était motivée, entêtée et très dure envers elle-même, elle répétait sans cesse et ne semblait jamais satisfaite. Nathalie lui avait trouvé des chaussons au sous-sol de l'église, ce qui avait constitué l'un de ses plus beaux cadeaux. Nathalie était si heureuse de sa trouvaille. Elle était comme ça, Nathalie : généreuse.

Les deux filles s'étaient perdues de vue quand Claude avait été envoyée à Sainte-Foy où elle avait été placée dans une nouvelle maison pour aider aux devoirs et garder deux enfants. Le père de cette famille, lorsqu'il avait appris la passion pour le ballet de Claude, lui avait aménagé un espace avec un grand miroir au sous-sol où il la regardait danser. Il l'aidait à chausser ses chaussons et glissait une main langoureuse le long de ses jambes jusqu'à ses cuisses. Claude savait que son bienfaiteur la désirait. Elle était jeune, mais elle savait

déjà qu'elle avait un pouvoir sur les hommes et elle allait l'exploiter à ses fins. Elle ne portait qu'un justaucorps très échancré qui exposait ses fesses. Elle dansait et l'ignorait. Elle ressentait la force de son désir, comme une aura dans la pièce qui l'enveloppait et guidait ses mouvements. Elle aimait ça.

Lorsque Claude avait exprimé son souhait de découvrir l'Europe, c'est l'épouse qui l'avait recommandée à des amis expatriés en Italie où Claude était devenue la nounou de leurs enfants.

Elle avait ensuite décroché un contrat de mannequin de lingerie; un réalisateur l'avait vue sur un panneau publicitaire et lui avait offert un rôle mémorable. Une étoile était née.